



"ECRAN ECLAIR"
LA CHRONIQUE CINEMA DE BERNARD MEDIONI

Bonjour, Romane à la voix sereine ainsi qu'à nos auditeurs d'une joie pérenne. Au contact de mystérieux nomades venus des cieux, *Indiana Jones et le royaume du crâne de cristal* prenait de la hauteur, contrairement à *L'homme qui rétrécit*, en péril depuis mercredi.



Sur le bateau prêté par son frère pour une après-midi en mer, le publicitaire **Robert Scott Carey** traverse un nuage d'origine inconnue. Six mois plus tard, le malheureux constate avec stupeur que son corps s'amenuise. Nitrogène, calcium et phosphore l'abandonnent en effet, tandis que ses molécules cellulaires subissent une inexplicable mutation. Réduit à des proportions dérisoires en moins de temps qu'il ne faut pour le pire, l'apprenti lilliputien bascule sans tarder dans un cauchemar minuscule. Et d'errer dans un environnement hostile, où son chat, une fuite d'eau et une araignée constituent de redoutables ennemis. Pour l'infortuné perdu céans entre géant et néant, survivre exige désormais de chercher l'infime.

Sorti en 1957, le long métrage de **Jack Arnold**, déjà à l'œuvre sur *Le météore de la nuit*, *Les survivants de l'infini* et *L'étrange créature du lac noir*, brave le temps qui passe avec panache. L'ingéniosité fiévreuse de sa mise en scène, prompt à exploiter le dépouillement et à dilater l'espace, y contribue. L'auguste prestance de décors soucieux d'accommoder gigantisme et suggestivité, comme en témoignent une portion de gâteau aux allures de roche granitique ou une épingle devenue épée, bâtit en outre une esthétique où le matérialisme transfiguré côtoie la poésie des ruines.

Ajoutons que des éclairages élégants, ménagés avec une dextérité aiguë à l'approche du dénouement, composent une atmosphère crépusculaire, en parfait accord avec les vacillantes espérances du héros. Par ailleurs, **Richard Matheson**, l'auteur de *Je suis une légende* et des *Seins de glace*, adapte ici son propre roman avec autant de concision que de conviction. Il excelle à cet égard à métamorphoser un domicile béat en théâtre de l'homicide.

De surcroît, l'exploitation du bestiaire mêle intelligemment ironie et épopée, un animal familier acquérant l'agressive ampleur du **Leviathan**. A ce propos, le combat avec l'araignée au gabarit démesuré n'a pas égaré, cinquante ans plus tard, sa farouche intensité, comme si entre retombées radioactives et arthropodes assassins, le cinéaste avait voulu rapprocher les toiles des gênes. (Sur l'air d'*Etoile des neiges*, interprété par **Line Renaud**) : Les toiles des gênes/Mon cœur amoureux...

Au demeurant, l'ensemble souffre d'une emphase effrénée. Dans le même ordre d'idées, l'interprétation affiche une raideur parfois inexpressive. Le scénario sacrifie du reste certaines esquisses pourtant prometteuses, telle cette rencontre avec une affable créature de quatre-vingt-dix centimètres. L'éclipse de la principale figure féminine laisse quant à elle perplexe. Enfin, les envolées métaphysiques du dénouement ne sauraient convaincre, entravées par une grandiloquence à la lisière du ridicule.

Anxieux, audacieux mais artificieux, *L'homme qui rétrécit* emporte un seize sur vingt. Certes, ses effets spéciaux ont légèrement vieilli, comme l'attestent deux ralentis gauches et des incrustations parfois approximatives, mais ils portent encore beau un demi-siècle plus tard, grâce à l'utilisation d'accessoires surdimensionnés, propres à créer l'illusion d'où jaillit le nanisme. D'autre part, le dénouement ne s'avère guère concluant, desservi par une pirouette négligente. Notons en outre qu'une certaine naïveté s'invite ça ou là, même si elle accroît le charme du long métrage.

Celui-ci s'impose au demeurant comme un modèle de dramatisation. La fiction joue de plus avec tact sur les paradoxes : ainsi, un félin ou une araignée affichent des dehors hideux pour le personnage principal, alors qu'il s'apparente lui aussi à un monstre aux yeux du monde. De même, l'ancien messenger du progrès se réduit dorénavant à un guerrier fruste, démuni et dénutri, comme s'il s'agissait pour lui de retrouver l'authenticité de l'immatérialité. Résonne alors derrière l'étrangeté un hymne à la survie et à l'humilité. Pour nous dévoiler les périls d'une civilisation entre Guerre froide et uniformité, **Jack Arnold** et **Richard Matheson** ont donc forgé un conte angoissé : l'étriqué à la loupe.

A la semaine prochaine ; je vous embrasse.